

Instant propice, 1855

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Europeana. Une brève histoire du vingtième siècle

PATRIK OUREDNIK

Instant propice, 1855

Traduit du tchèque par
MARIANNE CANAVAGGIO



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2006

TITRE ORIGINAL
Příhodná chvíle, 1855

MARS 1902

© Patrik Ourednik, 2006.

© Editions Allia, Paris, 2006, pour la traduction française.

I

MADAME, si fort que me répugne l'idée de me soumettre après tant d'années à vos caprices, je ne trouve pas en moi le courage de m'y opposer et me vois contraint de m'y plier, fût-ce au détriment de ma réputation. Comblé vos vœux revient à avouer l'amour que j'éprouvai pour vous, cet embrasement passager, cet obscurcissement involontaire des sens qui discrédite tout ce que j'ai jamais déclaré et professé ; cependant, tout en le sachant, vous ne m'en demandez pas moins, dans votre égoïsme, une sincérité que je ne pourrais manifester à personne d'autre. Car si, durant mon existence, je suis parvenu à me garder de votre Dieu et de ses exigences perverses, de l'asservissement et de la frivolité, si j'ai su affronter avec sérénité et détermination les railleries et la mesquinerie – l'amour, je l'ai perdu ; pire encore, mon amour s'est incarné en vous, femme indigne d'un sentiment véritable. Aujourd'hui encore, moi qui ne trouve en vous rien de remarquable, qui m'étonne d'avoir jamais pu vous aimer, aujourd'hui encore, un mot de votre bouche me jette à vos genoux, sans défense, et me renvoie au temps des tâtonnements juvéniles, à des époques révolues, au collégien impubère qui exécutait des ordres et des commandements qu'il

ne comprenait pas. Pourtant le collégien finit par se rebeller et résolut de ne se soumettre qu'à ce qui lui paraissait sensé et bon, tandis que l'homme vieillissant prend sa plume et s'empresse de satisfaire votre vanité.

Vous souhaitez que je vous dépeigne "le roman de ma vie" – il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus ! Mais, madame, ma vie n'est pas un roman que vous puissiez faire relier et déposer dans votre bibliothèque, à la merci de la moisissure et des doigts ridés de vos amies. Ma vie, c'est mon œuvre, que j'ai édifiée dans le lointain Brésil en dépit du ressentiment et des quolibets ; ma vie et mon œuvre ne font qu'un. Mon œuvre, quelque maladroite, imparfaite, précaire qu'elle soit, était nécessaire ; ma vie ne fut donc pas vaine.

Un roman ! Les pages que j'entreprends de publier par cette voie ne constituent pas, madame, une quelconque affabulation de la réalité, mais la mémoire d'un homme inconnu. Vous comprendrez vite pourquoi je parle d'un homme inconnu ; mais auparavant, précisons, je vous prie, ce que nous entendons par mémoire, que la théorie littéraire fléchit si stupidement au pluriel, comme si une mémoire n'était rien, bruissement d'un roseau dans le vent, et comme si seule sa prolifération autorisait à la consigner. Je n'entends nullement, madame, me soumettre aux canons de

la littérature actuelle, qui exigent des auteurs d'amusantes crétineries tirées de leur intimité ; je n'entends pas davantage me soumettre à ces gens qui s'intitulent critiques littéraires, ces bénédictins de la vanité et de la surface glissante qui ne cherchent dans les livres que les passages leur permettant de châtrer la vérité, d'étouffer la lumière sous l'éteignoir de la prétendue psychologie moderne et des sciences littéraires.

Certes, pris au piège, on recourt au compromis et aux accommodements. Je ne suis pas plus résistant qu'un autre : j'inclinerais moi aussi à présenter quelques scènes qui ébranlèrent ma conscience comme le font les écrivains lorsqu'ils veulent attirer l'attention sur un point important de leur récit. Pour *informer*, ils enveloppent leurs histoires dans des *formes* ; les Grecs anciens, déjà, jugeaient que c'était le seul moyen de s'adresser aux régions pensantes de l'âme. C'est là une supercherie facile et navrante – pour quelle raison écouterait-on plus attentivement un récit habilement composé plutôt que maladroitement dit ? –, mais les gens, hélas, l'exigent ; et ceux de votre monde, doublement. Si bien que moi-même, avec le sentiment naïf que cela servirait mon récit, j'aurais sans doute eu tôt ou tard recours à ces artifices dérisoires auxquels le lecteur malavisé tient tant – discours direct et indirect (quelle chose étrange que de parler

indirectement !), allégories et hyperboles, intrigues et anecdotes, ironie et persiflage, anaphores et *liotes* dans lesquelles vous excelliez autrefois. J'aurais eu recours à toutes ces misères au nom de mon ancien amour pour vous ; et parce que les gens, hélas, l'exigent. Mais le destin et le hasard m'ont épargné cela ; et si j'use de tels artifices dans cette lettre, qui constitue l'introduction à la narration proprement dite, sachez que cela sera involontaire.

Mon œuvre, c'est ma vie ; mais comme la vie dure des années, et l'œuvre un bref instant, je vais tenter de préciser par quelles voies mon esprit chemina. Ensuite je laisserai la parole à un autre.

Je ne me soustrais pas à l'écriture ; je n'ai que faire de la littérature. L'écriture est vérité, la littérature est mensonge. Qui écrit sonde ses reins, et trouve les mots ; qui fait de la littérature, les empile. C'est elle qui permet de professer impunément le mensonge, de ne pas faire face. Rien n'est plus redoutable pour l'écrivain que l'écriture ; et pour y échapper, il se réfugie dans la littérature, multipliant les intrigues et s'empêtrant dans ses plis et ourlets. Les mots lui indiffèrent, comme les briques au maçon, les personnages ne sont pour lui que des récipients vides dans lesquels il déverse fausses passions et sentiments débiles.

Car seul qui a vécu sa vie peut l'insuffler aux mots. J'ai vécu ceci et cela et j'ai trouvé le sens de ma vie, j'en ai également trouvé les limites ; mais les limites sont variables, et le sens éternel.

Jamais, madame, je n'ai désiré devenir écrivain, être de ceux qui remplacent les actes par des mots, qui se réfugient dans le monde de la rhétorique pour dissimuler leur lâcheté, trop faibles et impuissants pour l'affronter à visage découvert, trop hypocrites pour l'admettre, fût-ce en passant, par inadvertance. Les mots ! Mon amour pour vous fut sans limite ; rappelez-vous ce jour de septembre, lorsque je vous déclarai d'une voix tremblante et les larmes aux yeux, Mon amour pour vous, Julie, est sans limite. Combien plus puissant eût été mon amour si je vous l'eusse déclaré en alexandrins plutôt qu'en une poignée de mots ordinaires ? Quelle créature futile que l'homme ! Non, mon amour n'eût su être plus puissant ; et le bonheur m'eût terrassé sur-le-champ si votre réponse eût été autre. Mais, ainsi qu'il est probable et tragique, mon amour vous eût semblé plus fort si je l'eusse habillé de vers et vous en eusse ainsi *informée* – quel vocable hideux ! Les mots, ah, les mots ! Quelquefois, au profond de la nuit, je succombe à un rêve fou : qu'un jour, les hommes n'aient plus besoin de mots et qu'ils parviennent à échanger par la seule vertu du regard, dans un

amour et une grâce infinis, avec la compréhension réciproque d'êtres libres.

II

JE suis né le jour où fut réprimée la révolution espagnole lors de l'assaut sanglant de Trocadero. Ma mère était servante chez un homme de loi de Gênes qui l'engrossa. Après l'accouchement, il la renvoya à Pise, sa ville natale, en promettant de subvenir aux besoins de son enfant adultérin. Il tint promesse ; ma mère recevait ponctuellement de l'argent pour mon éducation et mes études. Cependant, même plus tard, il ne manifesta aucun désir de faire ma connaissance.

Je n'ai jamais fait mystère de mes origines bâtarde ; au contraire j'y trouvais une preuve supplémentaire du grotesque qu'il y a à diviser les gens en classes – et combien ridicules sont ceux qui rêvent d'instaurer une société sans classe par la grâce de la dictature, croyant stupidement qu'il suffit de proclamer une loi pour que les gens répriment en eux le sentiment d'exclusivité sociale. Même en sacrifiant un million de vies, l'aristocrate infatué continuera de se limer les ongles en minaudant devant son miroir, le nouveau riche imbécile continuera de se prosterner devant la bêtise à laquelle il doit sa richesse,

le docte crétin continuera d'exhiber son esprit goitreux. Refaire le monde ? La Révolution française ne nous aurait-elle donc rien appris ? Il n'existe qu'une manière de créer une société, non pas égalitariste, mais *fraternelle* : s'unir à ceux qui pensent de même et construire *volontairement* un monde nouveau loin de l'ancien, un monde sans passé et sans haine ; et alors – peut-être ! – par sa seule existence, son pacifisme, sa dignité, il déteindra lentement sur les autres. Il n'est pas impossible que ce soit ce à quoi rêvaient les quakers quand ils partirent pour le Nouveau monde. Mais leur souhait était chimérique en lui-même, car ils emportaient avec eux leur Dieu, encore plus impitoyable que celui devant lequel s'agenouillaient leurs pères. Leur souhait était chimérique car ils voulaient vivre librement en esclavage. Et, en esclaves spirituels qu'ils tenaient à demeurer, ils décimèrent les indigènes et se firent apporter de terres lointaines des esclaves de corps. Plus tu as d'esclaves, plus tu es aimé de Dieu, tel était leur *credo*.

Au terme de mes études à Pise et Pérouse, j'obtins le certificat d'officier de santé et de vétérinaire et m'installai à Gênes ; là, comme vous le savez, j'entrepris des études de philosophie que je terminai à Lyon. Quatre ans plus tard, le destin m'emportait à Genève, puis un an après à Vienne, où je fis votre connaissance. Sur